

## Tous les indicateurs du réchauffement sont au rouge

**L'espoir de maintenir la hausse de la température moyenne sous la barre fatidique des 2 °C s'éloigne de plus en plus**



**A** lors que les Etats-Unis menacent de quitter l'accord de Paris et que s'est ouverte lundi 8 mai, à Bonn (Allemagne), la session annuelle des négociations climatiques, le réchauffement de la planète se poursuit, à bride abattue. Selon les données du National Climatic Data Center (NCDC) américain, le premier trimestre de l'année en cours est en effet le deuxième plus chaud jamais enregistré, à moins de 2/10e de degré Celsius derrière les trois premiers mois de l'année 2016.

Or celle-ci, marquée par un -phénomène El Niño d'une intensité exceptionnelle, a été celle de tous les excès. Selon l'Organisation météorologique mondiale (OMM), sa température moyenne a excédé de 1,1 °C les niveaux de l'ère préindustrielle, battant ainsi le record de l'année 2015. Qui -elle-même battait le record de l'année précédente.

Depuis 2014, les émissions mondiales de dioxyde de carbone (CO<sub>2</sub>) semblent toutefois stagner autour de 41 milliards de tonnes par an – en incluant les émissions dues à la déforestation et à l'utilisation des sols. Mais ce palier se situe à un niveau élevé et l'accumulation de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère, principale cause du réchauffement en cours, ne faiblit pas. Le 5 mai, le dernier pointage de la National Oceanic and -Atmospheric Administration (NOAA) indiquait qu'un nouveau record était atteint, avec une concentration atmosphérique de CO<sub>2</sub> de plus de 410 parties par million (ppm) -relevé au laboratoire de Mauna Loa – un niveau jamais atteint depuis le Pliocène, il y a quelque 2 millions d'années. Le taux atmosphérique de CO<sub>2</sub> est demeuré sous 280 ppm tout au long du dernier million d'années.

Tous les indicateurs sont, et demeurent, au rouge. Chaque jour, la perspective s'éloigne un peu plus de pouvoir conserver le climat terrestre sous la barre des 2°C d'augmentation de la température moyenne, par rapport à l'ère préindustrielle – aujourd'hui, plus personne ou presque ne nourrit encore l'espoir de le maintenir sous le seuil de 1,5 °C de réchauffement, pourtant inscrit dans le marbre de l'accord de Paris, adopté en décembre 2015 au terme de la COP 21.

Les phénomènes s'aggravent

Non seulement les températures moyennes continuent de s'élever inexorablement, mais tous les phénomènes liés à l'élévation du mercure s'accroissent. Les surfaces de banquise, en Arctique tout comme en Antarctique, ont atteint des niveaux exceptionnellement bas tout au long de 2016. Au mois de novembre, le déficit de glaces de mer par rapport à la moyenne 1980-2010 affichait 4 millions de km<sup>2</sup>, une anomalie sans précédent connu à cette période de l'année. Aucun -rebond ne se fait jour depuis début 2017 : au nord comme dans l'hémisphère austral, les surfaces de banquise sont nettement en deçà des normales. En avril, selon le National Snow and Ice Data Center (NSIDC), ce déficit excédait légèrement 1 million de kilomètres carrés...

Les températures élevées ne contribuent pas uniquement à la réduction des superficies de banquises : elles endommagent également la productivité biologique de l'océan. Depuis 2016, comme de nombreux autres récifs tropicaux, la Grande Barrière de corail, en Australie, a été touchée par un phénomène de blanchissement et de mortalité des coraux à grande échelle. Seuls deux autres épisodes semblables ont été jusqu'à présent observés, en 1998 et en 2002. Avec, comme conséquence, comme l'a noté fin mars l'OMM dans son bilan de l'année écoulée, " *des impacts importants sur la chaîne alimentaire marine, les écosystèmes et les pêcheries* ".

D'autres phénomènes s'aggravent plus vite qu'escomptés. Des chercheurs français et suisses viennent ainsi de conduire une nouvelle analyse, publiée fin avril dans la revue *Geophysical Research Letters*, suggérant que la montée du niveau marin s'est accélérée au cours des deux dernières décennies. Celle-ci aurait été 25 % à 30 %

### INONDATIONS HISTORIQUES AU CANADA

L'armée canadienne aidait toujours, mardi 9 mai, des milliers de personnes à protéger leur maison avec des sacs de sable et des pompes pour lutter contre les pires inondations qu'ait connues le pays depuis un demi-siècle. La décrue est annoncée pour -mercredi 10 mai. Le niveau des eaux était quasiment stabilisé dans la soirée de lundi. Selon le ministre de l'environnement du Québec, David Heurtel, cette situation est principalement due à des pluies exceptionnelles depuis plus d'un mois, mais surtout à la fonte des neiges consécutive à un hiver particulièrement rigoureux. Le pic de la crue a été atteint dans l'est du Québec dans une zone entre Gatineau, ville située face à Ottawa (Ontario) sur la rivière des Outaouais, et Montréal à 200 km en aval.

[ - ] fermer

plus rapide entre 2004 et 2015 qu'entre 1993 et 2004... En cause : la perte de glace des calottes polaires du Groenland et de l'Antarctique qui s'accélère fortement depuis vingt ans.

Des scientifiques perplexes

A cette accélération de fond viennent s'ajouter des sursauts ponctuels. Le puissant Niño de 2015-2016 a fait bondir le niveau des mers. Selon l'OMM, celui-ci s'est élevé de 1,5 centimètre entre les mois de novembre 2014 et de février 2016 – soit quatre à cinq années de hausse moyenne en moins de seize mois.

Plus étonnant : certaines manifestations de ce dernier Niño semblent n'avoir pas disparu avec lui, laissant comme des stigmates dans le système climatique. Ainsi, des accumulations d'eaux chaudes dans le Pacifique, au large de pays d'Amérique centrale, ont-elles persisté alors même que les indices majeurs marquant l'activité d'un Niño avaient disparu... Ces étrangetés climatiques, qui plongent les scientifiques dans la perplexité, sont à l'origine des pluies diluviennes et des coulées de boue qui ont frappé en mars la Colombie et le Pérou, causant plusieurs centaines de morts.

Dans le Pacifique, la situation actuelle est suffisamment inhabituelle pour que les scientifiques de la NOAA prévoient un retour possible d'El Niño avant la fin de l'année. Généralement, l'"enfant terrible du Pacifique" revient tous les trois à sept ans, et un retour si rapide n'a jusqu'à présent été observé qu'il y a plus d'un demi-siècle. Difficile, toutefois, d'affirmer qu'il s'agit là d'une nouvelle manifestation du réchauffement en cours.

**Stéphane Foucart**

© Le Monde

---

◀ **article précédent**

**Trump brouille les négociations...**

**article suivant** ▶

**Migrants : le réseau d'hébergement...**